

# Introduction

Andreas Beyer, Godehard Janzing, Andrea Pinotti  
et Céline Trautmann-Waller

Il y a sans doute peu de pays en Europe où la question du monument comme médium de la mémoire historique se soit posée de manière aussi aiguë et virulente qu'en Allemagne et en Autriche. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les réflexions et les débats autour de la « patrimonialisation », de la conservation et de la restauration, et donc de la valeur artistique et mémorielle des monuments, y furent, comme ailleurs, très vifs. Dès cette époque, beaucoup de critiques s'élevèrent contre un véritable « déluge » de monuments, une conjoncture inouïe de la culture mémorielle. Celle-ci culmina ensuite dans les innombrables monuments à la mémoire des soldats tombés au front lors de la Première Guerre mondiale.

Après 1945, les enjeux politiques des processus de monumentalisation se durcissent dans les pays germanophones, en tant que « pays des bourreaux ». À la place d'une définition nationale et affirmative des monuments s'impose une polarité entre destruction et reconstruction, présence et absence, silence et dénonciation. Les débats deviennent plus véhéments et engageant, au-delà du rapport au temps, celui – à la fois éthique et politique – à l'histoire. Paradigmatique est à cet égard le débat autour du *Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe* (*Denkmal für die ermordeten Juden Europas*) à Berlin, qui dura de 1988 à son inauguration en 2005. Comme le souligne la préface d'une première publication d'envergure rassemblant en 1999 les positions centrales du débat, les discussions autour de ce monument offrent une « coupe à travers l'âme de la nation ». Le titre de cette documentation, *Der Denkmalstreit – das Denkmal?*, pose la question de savoir si le monument n'a pas déjà rempli une partie de sa mission avec les violentes controverses qu'il a suscitées<sup>1</sup>. Le Mémorial a de nouveau fait l'objet de polémiques dans un passé récent, par exemple lorsque, en 2017, le porte-parole du parti d'extrême droite Alternative für Deutschland (AfD) en Thuringe, Björn Höcke, l'a qualifié de « monument de la honte » (*Denkmal der Schande*) et a exigé un « tournant à 180 degrés en matière de politique mémorielle » lors d'un discours amplement discuté par la suite<sup>2</sup>. Il est significatif qu'il n'ait pas utilisé le terme (technique) historique de « marque

1 Ute Heimrod (éd.), *Der Denkmalstreit – das Denkmal? Die Debatte um das „Denkmal für die ermordeten Juden Europas“*. Eine Dokumentation, Berlin/Vienne, 1999.

2 Voir des extraits du discours en ligne : « Die Höcke-Rede von Dresden in Wortlaut-Auszügen », 18 janvier 2017, <https://www.sueddeutsche.de/politik/parteien-die-hoecke-rede-von-dresden-in-wortlaut-auszuegen-dpa.urn-newsml-dpa-com-20090101-170118-99-928143> [accès vérifié en septembre 2020].

d'infamie» (*Schandmal*) – connu depuis le Moyen Âge et pouvant désigner également une catégorie bien particulière de monuments que des coupables ont érigés parfois, bien que rarement, pour rappeler leur propre faute –, mais que, avec l'ordre des mots choisi, il ait caractérisé le monument lui-même comme « honte ».

Certes, peu de monuments font l'unanimité; leur registre formel est assez limité, et monumentalité n'est pas toujours synonyme de qualité artistique. Aujourd'hui, l'intention monumentale peut même parfois paraître risible en soi, peut-être parce que le monumental, en mimant le sacré, peut sembler obscène, provoquer le rire ou la gêne. Faut-il en conclure que notre époque connaît une sorte d'asthénie symbolique? Comment ignorer par ailleurs une prolifération de pratiques monumentales spontanées, notamment après les attentats des dernières années? Que révèle l'attachement à certains monuments tel qu'il a pu s'exprimer, en France mais aussi ailleurs, lors du récent incendie de Notre-Dame de Paris? Ou, inversement, comment expliquer la violence que suscitent certains monuments, les destructions dont ils font l'objet?

Il n'est pas rare, en effet, que les monuments soient couverts de graffitis, mutilés, réduits en poussière, remisés, enterrés. Ou neutralisés dans leur charge idéologique et mémorielle par des stratégies problématiques d'*edutainment* qui souvent aboutissent au kitsch des parcs thématiques, comme dans les exemples remarquables de la galaxie post-soviétique, polarisés entre nostalgie et démythification : le Memento Park à Budapest (1993), le Grūto Parkas en Lituanie (2001), le parc des statues du musée de l'Art socialiste à Sofia (2011).

À Spandau, près de Berlin, a été inauguré en avril 2016, sous le titre « Enthüllt. Berlin und seine Denkmäler » [Dévoilements. Berlin et ses monuments], un musée des monuments politiques écartés de l'espace urbain. Cette création fait suite aux débats sur le devenir des monuments de l'ancienne RDA, dont certains furent détruits lors d'actions spontanées, d'autres démontés sur décision officielle et remisés dans des dépôts, détruits ou enterrés. Exposant également des monuments datant de l'époque wilhelmienne, de la République de Weimar ou du III<sup>e</sup> Reich dans une ligne historique qui n'est pas sans poser problème, le musée de Spandau soulève ainsi la question du monument comme déchet ou résidu de l'histoire, des « cimetières » de monuments ou de leur recyclage. Il illustre à la fois la violence des rapports de pouvoir et des ruptures politiques, l'« usure » symbolique des monuments, la vulnérabilité des statues (que ce soit à l'érosion ou à des actes violents), qui contraste avec le caractère apparemment indestructible des matériaux (granit, marbre, béton, verre, bronze). Pour souligner cette vulnérabilité, il a été décidé à Spandau de ne pas réparer ou restaurer les statues mutilées ou usées.

D'une certaine manière, le musée de Spandau constitue un contrepoint par rapport à l'installation *Souvenirs de Berlin-Est* que Sophie Calle avait réalisée en 1996, combinant photos et interviews dans une réflexion sur le vide laissé par le retrait de nombreux symboles et monuments de l'ex-Allemagne de l'Est à

Berlin après la chute du Mur, et sur leurs traces ou leur absence de traces dans les mémoires. On peut en effet penser qu'il n'y a pas de pire destruction ou négation du monument que l'indifférence. Robert Musil le soulignait avec ironie dans son essai « Monuments », souvent cité. Faits pour susciter l'attention, les monuments étaient selon lui en même temps, pour ainsi dire, « imprégnés » contre celle-ci : « Entre autres particularités dont [les monuments] peuvent se targuer, la plus frappante est, paradoxalement, qu'on ne les remarque pas. Rien au monde de plus invisible<sup>3</sup>. » Ainsi Musil énonça-t-il le caractère intrinsèquement paradoxal de tout dispositif de remémoration : conçu pour rappeler, il se transforme en machine à oublier. Sa conclusion était que les monuments devraient se donner un peu plus de mal. Comparant la statuaire aux poupées des vitrines autrement plus efficaces, il se demandait pourquoi les figures de marbre ne clignaient pas des yeux, ne tournaient pas sur elles-mêmes, ne portaient pas d'écriteaux qui en vantaient les qualités – en un mot, n'imitaient pas les stratégies de la publicité.

Peut-on dire que, après 1945, la critique ironique de Musil a porté ses fruits ? Du monument impossible au monument « embarrassant » (*unbequem*), de la faillite du monument au monument « détourné » ou « transformé », de nouveaux langages artistiques autour du monument émergent. Ce sont non seulement de nombreux débats qui se cristallisent dans la question du monument, mais aussi les artefacts eux-mêmes qui deviennent le point de départ de controverses sociales centrales. Depuis la nécessité de maintenir vivante la mémoire de la Shoah ou les interrogations quant à l'usage possible des résidus encombrants du nazisme ou du stalinisme jusqu'aux débats très violents sur le sort réservé aux traces de la RDA, aux polémiques récentes autour des projets de reconstruction et aux évolutions actuelles du *public art*, la question se pose toujours de savoir ce qu'un monument – sa réalisation, sa reconstruction ou sa destruction – « dit » ou « ne dit pas », « fait » ou « ne fait pas », comment cela engage l'avenir et quel rôle jouent à cet égard sa forme artistique spécifique et sa matérialité. À tel point que l'on peut se demander si la valeur principale des monuments – pour reprendre la notion rieglienne de *Denkmalwert* – ne réside pas, aujourd'hui du moins, dans le fait de susciter le débat public.

Peut-on tenter une définition actuelle du monument, au vu de ces situations, significations et conditions inédites ? Comment la pratique artistique et la réflexion théorique s'entremêlent-elles ? Voilà les principales questions auxquelles essayait de répondre, en juin 2012, le colloque interdisciplinaire « Le monument en débat. Théories et pratiques de la monumentalisation en Allemagne après 1945 », inscrit dans le cadre du projet « Monument. Nonument. Politique de l'image mémorielle. Esthétique de la mémoire matérielle » du Collège international de philosophie (Paris) et élaboré en collaboration par le Centre allemand d'histoire de l'art (Paris), le Centre d'études et de recherches

3 Robert Musil, *Œuvres pré-posthumes*, Paris, 1965, p. 78.

sur l'espace germanophone (CEREG, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3) et Punctum, le Centro di Studi sull'Immagine de l'université de Bergame. Les contributions rassemblées dans le présent volume sont le fruit de cette rencontre.

Dans le débat autour des monuments se trouve en jeu en dernier ressort la question centrale du rapport entre médias textuels et visuels qui exige une approche interdisciplinaire associant des méthodes issues des études littéraires et historiographiques avec des thèmes relatifs à l'histoire de l'art et à l'esthétique. Par ailleurs, l'étude des monuments et des débats qu'ils suscitent reste trop souvent inscrite dans des récits et des cadres nationaux. Dans ce volume, on s'efforce donc d'aborder la réflexion sur le monument et la monumentalité dans le cas spécifique de l'Allemagne et de l'Autriche d'après 1945 dans une perspective élargie, internationale et pluridisciplinaire. C'est aussi dans l'espace germanique que naît la première tentative de distinguer différentes valeurs (mémorielles) propres aux monuments, que cette valeur ait été voulue consciemment (monuments intentionnels) ou qu'elle soit née au fil de l'histoire (monuments non intentionnels). Nous espérons que les contributions rassemblées ici inciteront à penser le monument, y compris au-delà de l'espace germanophone, à la fois dans la réflexion historique et dans la pratique contemporaine, de façon critique et renouvelée, comme « lieu de mémoire » au sens le plus littéral et d'une manière tout à fait particulière.

Septembre 2020